

Jeffrey H. Fox

# Comment se débarrasser de son amant américain



## Du même auteur :

### **Romans :**

*Les Confessions du trompette*, Le Manuscrit, 2011

*La voix souterraine* – Edilivre 2013

*Pamela* (inédit)

### **Poésie :**

*Je soupire... Poèmes d'amour*, Baudelaire 2012

### **Livres académiques :**

*French Class texte et mémoire numérique* JHF 2010

*Pour M.*

Ceci est une œuvre de fiction, qui relève de  
l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance entre  
les personnages de ce roman et les personnes vivantes  
ou mortes n'est que pure coïncidence.



**Première partie :**

**Larguer mon amant américain**



# 1

*Je rencontre enfin mon Américain.*

Le voilà sur la plage, mon Américain.

Il est arrivé !

Bon, disons qu'il est là, sur la Promenade des Anglais. Je l'ai reconnu facilement, car il y a vraiment une chance sur un million que ce ne soit pas lui, cet homme, là, devant moi.

On s'était donné rendez-vous ici, et naturellement, j'arrive avec au moins une heure de retard. C'est normal, on est vendredi soir et je travaille, moi. Je ne suis pas un flâneur comme mon Américain. Je travaille dur, moi, pour une firme à Nice qui conceptualise des jouets et des poupées... et qui les produit aussi. Donc j'ai de bonnes raisons d'être un peu en retard...

Non, mais je crois rêver ! Quelle allure qu'il a ! C'est ce type, auquel j'ai écrit que c'est l'homme de ma vie ?

Ce n'est vraiment pas possible d'avoir une tête de rosbif pareil ! Et puis cette cravate, incroyable, comment se fait-il qu'il a mis une cravate, lui ? Qui porte une cravate, ici à Nice, par un jour de canicule ? En plus, il met une veste de costume, non mais, il est complètement à l'ouest, là ! Il fait, disons, trente-cinq degrés à Nice !

En plus, c'est pire que tout !

Il porte un pantalon bleu marine... avec une veste marron.

Mais au moins, est-ce qu'il est beau, cet amerloque, comme je croyais qu'il l'était, sur Facebook ?

Bon, il n'est pas moche, non, certes, mais beau ? Oui, il est grand, il est chevelu, il n'est pas chauve, c'est déjà ça... mais quand même, il est plus beau en photo, certes ! Il y a cependant quelque chose de positif : en personne, au moins, il fait une dizaine d'années de moins parce que ses yeux sont si jeunes. C'est dur à croire qu'il va avoir presque soixante ans. C'est attendrissant, quand même. Je n'ai que quarante ans, moi.

Ah ! Il m'a reconnue !

Oui, on s'est rencontrés sur Facebook, vraiment. Il a aimé mes poèmes. Il dit qu'il m'aime. Ils disent tous qu'ils aiment mes poèmes, mais je doute, c'est moi qu'ils veulent, tous ! Bon, mon Américain dit qu'il m'aime... on verra ça !



Le voilà qui se penche pour m'embrasser, oui, il veut me prendre par la taille et il veut m'embrasser passionnément. J'ai compris.

Non, je ne lui donnerai pas ce qu'il veut, pas tout de suite ! Je ne le laisserai pas mettre sa langue dans ma bouche, de toute façon je préfère les baisers secs !

Bon, je tourne ma tête, là, et il ne peut pas me faire autrement qu'un bisou sur les joues.

Non, il n'est pas content, là !

Coquin, va !

Oui, il essaie de me serrer contre lui, de m'embrasser, mais il est facile à résister... mon Dieu, quelle tête d'Anglais qu'il a ! En plus, il est trop fair play pour me prendre brutalement, en plus, et ça me plairait un peu plus, tiens, s'il était comme ça. J'aime les mecs durs ! Lui, c'est un gentil, voilà !

– On descend les marches, pour aller sur la mer ? je lui dis doucement, pour le consoler de mon manque de passion publique....

Il murmure son assentiment.

On descend donc les marches vers la mer.

– Tu es vraiment élégante. Tu as de très beaux yeux.

Il est si gentil de dire ça. Une fois sur les petites pierres qui constituent la plage à Nice, il recommence l'assaut. C'est à se demander si il possède la moindre retenue, cet Américain !

Il dit qu'il a pris l'avion, le TGV, le bus, le tram, et je ne sais quoi d'autre pour venir au rendez-vous. Mais ça n'a apparemment pas réduit son désir, là ! C'est certes louable. Mais de là à vouloir coucher avec moi, en public, devant tout le monde, sur les galets, en plus, devant la mer, et avec autant de gens, juste à côté ?

Je dois lui dire d'arrêter de me peloter, et il s'arrête, sec, bien entendu.

Je vois qu'il est bien élevé, malheureusement. Un vrai homme me prendrait carrément là sur la plage !

On se presse vers une terrasse de café un peu plus loin, sur les galets, toujours. Mais une fois que nous sommes confortablement assis sur nos chaises, il recommence l'attaque... il me fait des baisers, des attouchements, mais quel chaud lapin, qu'il est, mon Américain !

Au fait, sa passion est irrésistible. Je commence à tomber pour lui.

Je ne suis pas de marbre, tout de même.

J'aime bien sa douce folie, et je suis aussi séduite par la petite pluie qui tombe. J'aime mon Américain, tout d'un coup. Oui, je l'aime, même. Il a du cœur.

Il est tellement mieux en trois dimensions, plus saisissant que la description qu'il fait de lui-même sur Facebook, « un professeur mis à la retraite qui continue quand même ». Il a de beaux cheveux, un peu grisonnants, mais pas trop, et il est plus drôle en

réalité, tout désapparié, et sans cravate. Je l'ai fait enlever, cette cravate hideuse... mais quelles chaussures de vieux qu'il porte ! C'est la touche qui cloche, là. Mais c'est trop tard pour qu'il les enlève, parce qu'on décide de se lever et quitter la plage.

Nous montons les marches, et nous devons attendre le feu vert pour traverser la Promenade des Anglais. Nous voilà, enfin, dans les rues de Nice. Je suis venue en voiture et je m'étais mise dans un parking pas trop loin de l'hôtel Méridien. Nous y sommes, et naturellement l'Américain essaie de me faire l'amour dans un coin perdu du parking. En plus, cette fois-ci, moi aussi j'ai envie, mais avant de céder, carrément, je vois que des gens arrivent dans le parking, et je dis gentiment à mon Américain, tout excité qu'il est, qu'on doit arrêter.

– Georges, tu ne vois pas qu'il y a du monde, là ? Allez, calme-toi !

– Oui, chérie.

J'adore qu'il m'appelle sa « chérie ». J'adore sa façon de se donner, de s'abandonner, de vouloir tout, tout de suite. C'est extrêmement attachant, oui.

Bon, je l'entraîne, tout frustré qu'il est, dans ma vieille Peugeot, mais avant que je puisse démarrer, il se jette encore sur moi. Bon, pourquoi pas, je pense, là, au moins, on est un peu couvert... mais on me klaxonne dessus, et le bruit strident arrête mon Américain tout net.

– Qu'est-ce que c'est, Mathilde ?, qu'il me demande affolé.

Voilà qu'il m'agace, enfin, mon Américain ! Mais quelle question idiote, à me poser à moi, Mathilde Godard ! Qu'est-ce que j'en sais, moi, mais il est taré là, non ? Je le pousse, et il attache sa ceinture de sécurité, et on démarre. On roule dans les rues du quartier des Musiciens, où il s'est payé un hôtel assez minable... qu'est-ce qu'il est radin, quand même ! Avec tous les sous qu'il dit qu'il a, avec sa parachute, soi-disant, dorée... et il se met dans un hôtel dans ce quartier là ?

Mais le voilà qui se met encore tout mignon, là, assis dans ma voiture pendant qu'on roule dans les rues du quartier des Musiciens. Il me plaît, là, sans cravate, sans veste, juste sa chemise blanche un peu déboutonnée, et ses cheveux un peu grisonnants qui s'envolent dans le vent...

– Je t'aime, Mathilde.

Il est si gentil. Le soleil revient et je l'aime carrément de nouveau, mon Américain. Il a une tête originale. C'est le moins qu'on puisse dire. Il est tout content de lui-même, là. Il met sa main sur ma cuisse, essaie de m'embrasser.

– Pas pendant que je conduis !, je lui crie dessus.

Voilà ce qui l'arrête sec.

Je vois que je le contrôle par mes cris. Donc ça marche aussi avec les américains, mon système si

féminin, si bien français ! J'adore contrôler les hommes, comme ça ! Mais non seulement qu'il s'est calmé, il est même en posture d'intellectuel, tout contemplatif, tout comme son portrait de professeur universitaire sur Facebook. Non, mais en personne, c'est trop, ça. Je n'en peux plus ! Il me plaît tant !

Donc au premier feu rouge, je l'embrasse passionnément sur la bouche. Naturellement il fond. Il est de pure passion, là, mon Américain, et tant pis si ça klaxonne derrière, parce c'est passé au vert.

L'amour avec mon Américain est passé au vert aussi.

On se gare.

On marche. On entre dans son hôtel. Il prend la clef et on va dans sa chambre. Je pose mon sac par terre et l'Américain se met à genou devant moi. Qu'est-ce que j'adore ça ! Je fonds, complètement, là. Il se lève juste pour que j'aille m'asseoir sur un coin du lit et il se remet à genou. Qu'est-ce que ça m'excite, sa tête sur mon ventre, et plus bas. Je suis au paradis...

C'est de la pure folie, là. Il me déshabillerait, mais je n'aime pas me déshabiller complètement, surtout pas l'après-midi.

Mais mon Américain n'a pas d'états d'âme, lui.

Il se met tout nu, en deux secondes, incroyablement excité, et je le laisse faire. Il enlève mon soutien gorge, et ma jupe, et le voilà qui est sur

moi, à m'embrasser sur tout mon corps, ses mains sur mes seins.

Puis il se lève, et il se met de nouveau par terre, à genou, et je suis sur le bord du lit, et ses mains sont en moi, et puis il met sa langue, là, il est fou !

C'est trop bon, mais bien sûr, comme tous les hommes, il ne veut qu'une chose. Il se remet sur moi et il me soulève les jambes comme si on était de vieux amants bien que ce ne soit que notre première fois. Mais c'est que la suite logique d'une liaison amoureuse qui dure depuis longtemps. On a été intimes sur Facebook, et sur Skype, aussi.

Bon, c'est vrai que Facebook et Skype aidant, on se connaît un peu mieux que comme de simples correspondants.

Mais c'est un peu différent en personne. Il est fou, là, plus fou encore que sur Skype, et le voir en personne, en trois dimensions, nu et en extase, tout maigre qu'il est, ça me fait frémir... et qu'il ait un peu de ventre en plus, ça m'excite tant ! Notre étreinte est si bonne. Il me berce, et puis tout d'un coup c'est fini, trop vite !

- Non, mais ça va pas ! Tu t'arrêtes comme ça ? Mais ça ne va pas se faire, là, Georges !

Voilà que mon Américain se montre choqué, tout étonné, désolé, et je pense qu'il veut même pleurer. Je ne crois pas mes yeux, là ! Il se met sur moi et il m'embrasse par tout, me demande pardon.

– Mais chérie, tu sais bien que la première fois c'est toujours trop vite ! Et puis on remettra ça tout à l'heure, et tu verras. En plus, il y a le décalage horaire. Et puis j'ai faim. Mais t'as pas faim, toi aussi, mon amour ?

J'adore qu'il m'appelle « mon amour », ça me calme. C'est vrai, on remettra ça.

On s'était mis d'accord sur notre liaison, basée sur une complicité d'amoureux, de mordus de culture, de littérature, de musique classique, bon, lui plus que moi, là, mais aussi sur notre amour partagé pour la cuisine vietnamienne, et chinoises, et thaï. Comme je suis une niçoise avérée et expérimentée, je connais tous les restaurants vietnamiens et chinois dans ce quartier. Il y en a pas mal, d'ailleurs.

On s'habille, on descend les marches de j'hôtel, et on y va, à pied dans le quartier des Musiciens, si près de la gare.

Il n'y a pas de doute qu'il va me payer le restau. Mais je vais le traiter de radin quand même s'il insistera là-dessus, et le dire... oui, ça relève de la radinerie. Il n'a qu'à le faire et rien dire. Mais il n'en est pas capable, parce que c'est un américain, mon Américain. Voilà, tout est dit.

Mais une fois assis dans mon restaurant vietnamien préféré, avec sa fontaine, et ses poissons exotiques, je tombe amoureuse de nouveau de mon Américain.

Il est drôle, et il est enfin à l'aise. Il a mis des chaussures un peu moins hideuses. Il n'a pas mis de cravate. Il est suave, même, dans sa chemise blanche, et il mange avec des baguettes, mon Américain.

Le repas se passe si bien. Il raconte des histoires drôles. Il me parle de l'opéra, de l'histoire des États-Unis, de sa spécialité littéraire des poètes, et poétesses, français et françaises, du seizième, et dix-septièmes siècles. C'est si charmant. Je suis si touchée. J'adore ça aussi, moi. Je m'imagine être une princesse dans l'ancien régime, et c'est un chevalier, mon amant Américain, et il me fait la cour, et je le fais faire tout ce que je veux.

Mais le voilà qui casse l'ambiance !

« Je t'invite », qu'il me dit.

« Radin » !, que je dis. T'as pas à me le dire !

Voilà, c'est aussi simple que ça.

« Pourquoi tu me traites de radin » ?, qu'il me dit, perplexe.

« Mais t'as pas à me le dire si tu m'invites. T'as qu'à le faire » !

Il a l'air si incompréhensif, mais il règle l'addition, et on se lève et on s'en va.

Nous voilà repartis, enlacés de nouveau, on s'embrasse follement dans la rue. On marche vers l'hôtel minable, dans ce quartier minable.

Quand on arrive à l'hôtel, j'apprécie le fait qu'il ait pu garder la clef de sa chambre sur lui. Je suis assez



discrète, mais je ne voulais quand même pas passer devant le bureau de la direction. Il y avait un type malsain, et mal rasé, derrière le bureau.

J'adore qu'il me serre si tendrement, en montant les marches de son hôtel. J'aime tant qu'il m'embrasse si passionnément, tout le long du trajet, jusqu'à la porte de sa chambre d'hôtel.

J'aime sa langue, qui me lèche si tendrement le cou.

J'aime mon Américain.

Il m'emmène tout amoureusement dans sa chambre. On se met dans le lit. Cette fois-ci il prend son temps. Et puis maintenant il m'attend, avant de se mettre en moi. Cette deuxième fois-ci est si bien, c'est vraiment, mais vraiment bien.

Oui, j'aime tant mon Américain...

Mais le réveil n'est pas génial, vraiment pas.

Il a ronflé, très fort, mon Américain ! Oui, il ronfle, il ronfle tout le temps.

– Tu m'as empêché de dormir !

Le voilà qui se lève, et qui me regarde, étonné, gêné... Je vois qu'il n'en a rien à redire. Alors je reviens à la charge, avant qu'il se jette dans la salle de bain.

– Tu sais, il y a des médicaments contre le ronflement. Et puis ce n'est pas à moi, d'aller d'abord dans la salle de bain ? T'es vraiment pas très galant, toi.

Il se dégonfle, là.

Il se remet au lit et m'invite à aller à la salle de bain avant lui. C'est facile de les contrôler, ces américains ! Je vais tranquillement dans la salle de bain, me lavant les cheveux, me maquillant, me lavant, et je traîne et je traîne encore.

Mais une fois qu'on soit tout les deux habillés, on voit qu'il est trop tard pour le petit déjeuner. Alors on décide d'aller faire un tour dans le vieux Nice. On cherchera un bon petit restaurant. Oui, il paiera, bien sûr, mais cette fois-ci, il ne dira rien, mon Américain. Je l'ai trop gavé ! Il ne voudra pas se faire traiter de radin, encore, non !

On marche dans les rues du vieux Nice, main dans la main, un couple d'amoureux comme il y en a tant d'autres, un couple uni. Mais je suis un peu moins amoureuse, là. Ce n'est pas si simple.

Mon Américain est gentil, mais il est trop gentil. Il est amoureux, mais il est trop amoureux. Il est original, mais il est trop original, trop excentrique, trop américain.

Le déjeuner est une catastrophe ! Il mange trop, et il mange comme un porc ! Il prend un premier plat, un plat principal, fromage et dessert.

Je prends une salade, moi, c'est tout.

Je dois suivre un régime. Mais mon Américain s'en met plein la panse. Il mange mal en plus. On a beau avoir de l'argent. L'argent ne le fait pas manger plus proprement. Il se retient de boire, au moins.

C'est parce que je lui ai fait la morale, là-dessus, pendant tout le trajet entre la place Massena et le vieux Nice. Non, je n'aime pas les buveurs. Non, je ne bois pas. Non, je ne m'abstiens pas. Je bois un verre avec des amis, une coupe de champagne pour mon anniversaire, un apéritif avec les collègues... mais c'est rare, très rare.

Mon Américain, lui, se déchainerait si je le laissais faire. Et en avant l'apéro ! Et allons-y pour une bouteille de blanc, puis une bouteille de rouge ! Sans parler du digestif !

Oui, je le sens buveur, mon Américain.

Et je déteste les buveurs ! Si mon américain voudrait se débarrasser de moi, c'est simple, son billet de retour se retrouve Chez Nicolas...

Alors il se retient. Un verre de rouge, bon, je l'autorise. Il est tout content, donc ! Il déguste son verre, tout joyeux. On en vient aux aveux. Depuis tout ce temps, je ne lui avais pas dit où j'habitais ! Je n'ai pas confiance, voilà. Ais-je tort ? Il y a tant de voyous sur Facebook, non ? On ne sait jamais ! J'aurais pu tomber sur un vrai taré ! J'avais dévoilé, juste à mon Américain, que j'habitais à une soixantaine de kilomètres de Nice, un peu plus, oui.

On n'est jamais trop prudent par les temps qui courent ! Je suis une femme seule, quand même, mais avec un enfant.

Mais là, ça va, puisque je le connais, enfin, mon Américain, alors je lui dis tout.

– J’habite Entrevaux, que je lui confesse, le dévoilant, enfin.

Il est tout content, lui !

– Je le pensais ! J’avais regardé la carte, et puis il n’y avait peu de villages exactement à soixante ou soixante-dix kilomètres de Nice.

Je rigole, parce que je ne voulais pas lui dire où j’habitais. Non, on n’est jamais trop sûr, ni sur Facebook, ni dans la vie ! Bien sûr, mon Américain avait une tête sympathique, mais qui sait ? Et si c’était un assassin, ou un satyre ?

Bon, là, j’ai complètement confiance en lui, bien sûr.

Pourquoi ne pas lui avoir déjà dit ? J’avoue que j’attendais ce repas, et de me convaincre que ce n’était pas un pocheton.

Bon, c’est fait, là. Il sait où j’habite, voilà.

Puisque c’est comme ça, je l’invite à venir justement chez moi, quand même, je trouve que ça s’impose.

Il faut une heure et demie de route, peut-être même qu’il faut deux heures, s’il y a une embouteillage, pour aller de Nice jusqu’à chez moi.

Je lui dis tout sur moi, pendant que je le regarde manger.